

LA PURETÉ DU LANGAGE EST-ELLE SIGNE DE PURETÉ MORALE ?

Aurel KOLNAI (Londres)

Le langage est l'une des manifestations principales de la personnalité. Grâce à lui, on peut juger du caractère, de la qualité morale de quelqu'un. Dans le langage sobre, tempéré, châtié, se manifeste un caractère responsable et consciencieux. Inversement, le langage prétentieux et ampoulé, révèle indéniablement des défauts de caractère, variables selon les cas. Essayons d'approfondir et de nuancer ces propositions banales. Le rapport entre la qualité du langage et celle du caractère est d'abord modifié par divers facteurs d'ordre circonstanciel. L'homme en proie à une émotion violente, telle que la peur, s'exprimera probablement dans un style révélant davantage son état d'âme passager que la nature profonde de sa personnalité. L'impureté stylistique imputable au fait que le sujet s'exprime dans une langue qu'il ne maîtrise qu'imparfaitement, ne permet pas d'aboutir à de véritables conclusions concernant son caractère. Le langage « impur » d'un fruste n'est pas le même que celui d'un homme cultivé. Le style de l'écrivain ou de l'orateur autorisera des conclusions plus pertinentes que celui de l'homme, même cultivé, qui n'a pas l'habitude de manier la parole.

En outre, il existe des manières de parler qui, dans la mesure où elles sont caractéristiques de certains milieux culturels et sociaux, sont utilisées de manière quasi-automatique par les individus appartenant à ces milieux. Tout en admettant que le style proprement dit exprime toujours l'individu, il faut reconnaître que cela est moins valable en ce qui concerne le vocabulaire usuel et les expressions-clichés. Ceux qui n'ont pas un sens spécial du langage peuvent par conséquent se servir en toute sérénité de certaines tournures de mauvais goût, et même de certains illogismes syntaxiques à la mode, sans que cela révèle nécessairement, chez eux, une « impureté » de leur caractère.

D'un autre côté, l'éthique du langage n'a rien à voir directement avec le contenu des énoncés. Ce qui n'est pas bon à dire peut être bien dit : un mensonge, une diffamation odieuse, une proposition corruptrice

par exemple ; inversement, je peux dire quelque chose de bien tout en m'exprimant maladroitement, grossièrement. S'ensuit-il que le rapport postulé entre la « pureté » du langage et la « pureté » morale de celui dont ce langage émane soit illusoire ? Non. Car le lien en ce que j'ai à communiquer et la manière dont je vais l'exprimer a beau n'être pas rigoureusement nécessaire. Il l'est malgré tout davantage que le rapport entre un sac et les divers objets que l'on peut y mettre. Malgré les remarques que nous venons de faire, il demeure vrai que la dépravation morale tend à miner la responsabilité intellectuelle et, partant, à favoriser la déchéance du langage, alors que *caeteris paribus* la probité tend à la rectifier, à l'affermir et à l'épurer. Certes un mensonge peut être bien tourné et une vérité se communiquer sous une forme dégradée. Pourtant l'esprit de mensonge incline instinctivement à la pénombre, elle fuit naturellement les confrontations heurtées. De même, l'esprit de vérité aime tirer les concepts au clair et répugne à émousser les contours des choses.

Nous sommes en quête de ce qui peut relier (ce qui ne signifie pas identifier) la pureté du langage à la pureté morale. Or, le point central de cette conjonction ne saurait se situer ailleurs que dans la *véracité*. Ceci pour une double raison :

1. Le langage représente la charpente formatrice de la pensée et la base d'organisation des intentions volitives.
2. Il est essentiellement affirmatif et négatif, donc axé sur la polarité du vrai et du faux.

Ceci admis, il faut pourtant s'interroger sur la pureté morale en tant qu'elle n'est pas tout bonnement la véracité, et d'autre part sur la pureté du langage, dans la mesure où elle ne tend pas simplement à écarter l'équivoque tendancieuse et la dissimulation.

Une chose est « pure » pour autant qu'il ne s'y mêle rien qui lui soit foncièrement étranger et, en particulier, rien qui soit axiologiquement incompatible avec elle. Une intention droite, même sérieuse et efficace, sera en quelque sorte rendue « impure » par l'infiltration d'une visée latérale contraire à son esprit et moralement critiquable. Nous avons donc toujours affaire à une espèce de contradiction, bien qu'elle ne puisse pas être ramenée au schéma de deux propositions contradictoires. Il semble difficile de former un concept de la pureté sans que s'y trouve impliquée une référence, au moins oblique, à la véracité et au mensonge. On pourrait cependant élargir le concept de pureté en définissant celle-ci comme « absence de mal » (définition qui sauvegarde quand même la distinction entre pureté et bonté, puisqu'elle ne comporte aucune référence à une richesse en valeur ni à une puissante réalisation du bien). Or, l'idée de l'absence du mal ne semble, en effet, être liée à

aucun accent spécial sur la véracité. Cependant, sur le plan concret, le rapport reparaît. Car le bien et le mal sont mêlés. Aussi bien l'absence pure et simple du mal que sa présence sûre et invulnérable n'existent qu'à titre d'Idée ou, tout au plus, de cas-limites. Le caractère « pur » sera donc en réalité un caractère consciencieux, qui possède la capacité et la vertu de distinguer le bien du mal. Du même coup, l'impureté morale ne subsiste point sans quelque débat avec les exigences de la moralité, auxquelles elle tente de se soustraire par des enchaînements conceptuels déformés et détournés, nébuleux et sophistiqués, destinés tantôt à voiler tantôt à justifier le mal, et qui ne tarderont pas à marquer de leur empreinte le maniement du langage. Sans qu'il soit loisible de confondre pureté et véracité, il convient d'admettre non seulement que toute véracité implique un fond de pureté mais aussi que la pureté morale requiert pour sa mise en œuvre la vertu de véracité. La moralité de la communication au-dehors fait corps avec celle de la conscience personnelle de l'individu.

La pureté du langage est d'abord d'ordre technique : elle relève, d'autre part, du « goût » et porte sur le « style ». Chacun des deux aspects introduit en quelque sorte le thème de la véracité. En ce qui concerne le premier aspect, cela va de soi. L'expression empâtée, la communication brouillée et qui prête aux malentendus, l'affirmation évasive, l'obscurité syntaxique, etc., sont contraires à la véracité, dans la mesure où elles font dire à l'auteur autre chose que ce qu'il pense. Elles sont donc trompeuses ou, pis, elles expriment l'indifférence à l'égard du vrai et du faux. Certes, le sens d'une expression mal tournée dépend du contexte : le langage équivoque et indécis n'offense la véracité et ne se présente comme « impureté » caractéristique que dans la mesure où il exprime une tendance psychologique et engage la volonté — non lorsqu'il n'est imputable qu'à l'incapacité. Il va de soi, également, que l'absence de lucidité et de précision n'a rien à voir avec le langage « impur », bien au contraire, lorsqu'elle reflète la complexité de la matière que l'auteur ou l'orateur consciencieux s'efforce de restituer. Rien ne ressemble moins à la pensée ambiguë que celle qui entreprend de pénétrer les ambiguïtés au lieu de leur substituer une fausse clarté et des simulacres de précision. Les affirmations nuancées, les réserves encombrantes — là où elles ont leur place — sont l'expression manifeste de la probité intellectuelle, et donc de la pureté morale. Par contre, le langage de l'apodicticité exultante qui fait parade des clartés sans faille, comme s'il ne restait plus de ténèbres à éclaircir, est foncièrement trompeur ; il est signe d'impureté morale. Aussi bien constitue-t-il un genre du langage impur, puisqu'il porte la marque de la fausse prétention.

Plus ambigu est le rapport que peuvent avoir avec le défaut de véracité certains autres types du langage impur : notamment le langage insinuatif ou « séducteur » et le langage vulgaire (par intention). Il nous semble que le concept-clé est celui de la justification fallacieuse de ce

que le sujet sait (ou sent obscurément) être injustifiable, du moins dans le cadre du système de valeur reçu. Ces types de langage offrent, de façon indirecte, une image faussée de l'univers moral ; ce qui représente ici l'impureté spécifique, c'est beaucoup moins la manière dont le mal moral se glisse dans les appas sensuels ou utilitaires que l'alliage qu'il forme avec des valeurs idéelles, voire morales. Du côté du langage insinuatif, ce sera donc l'abus sournois et l'adultération intrinsèque qu'y subissent des thèmes comme l'autonomie de la raison et l'émancipation de la personne par opposition à l'obscurantisme et au conformisme, ou encore, la spontanéité vitale et même les élans spirituels par opposition aux règlements « mécaniques » et aux schémas de valorisation « ankylosés ». Dans le style vulgaire ou encanaillé, un abus similaire sera fait d'attitudes saines comme le sobre réalisme et la véracité incorruptible par opposition à l'euphémisme doucereux et aux illusions roses. Si le langage insinuatif tient de l'impureté dans la mesure où il tend à embellir le mal, le langage vulgaire, grossier ou ordurier s'avère impur en vertu du réductionnisme qui lui est sous-jacent, de l'intention implicite de niveler les valeurs et d'avilir le réel.